


“Le MONDE” : Article paru dans l'édition du 14.08.94 – commémorant le 50eme anniversaire:

François Mitterrand devait présider, dimanche 14 août, à bord du porte-avions " Foch ", en compagnie de quinze chefs d'Etat africains, une revue navale célébrant, de Nice à Toulon, le cinquantième anniversaire du débarquement allié en Provence.

 C'est le 2 juillet 1944 _ seulement six semaines avant l'exécution _ que Winston Churchill finit par bénir l'opération du débarquement en Provence dont le nom de code " Anvil " devint bientôt " Dragoon " pour des raisons de sécurité. Sans doute était-elle programmée depuis longtemps, et son principe acquis lors de la conférence de Téhéran en novembre 1943. Pourtant, jusqu'au dernier moment, et encore le 7 août 1944, le premier ministre britannique tentait une ultime démarche pour que ce débarquement demeure " une menace, une menace seulement ". On a pu se demander si cette obstination n'a pas contribué à un report que, précisément, les résistants français ont maudit, et en particulier ceux du Vercors. On peut s'interroger aussi sur les raisons de cette opposition et se demander pourquoi les Américains ont passé outre.

Au vrai, ceux-ci jugeaient que, depuis deux ans, ils avaient fait suffisamment de concessions aux Britanniques : ils avaient fait passer la lutte contre l'Allemagne avant celle contre le Japon ; avaient accédé à l'idée d'un débarquement en Afrique du Nord, et pas en France comme ils l'eussent souhaité ; en Sicile, ils avaient dû réfréner la tentation de Churchill de débarquer dans les Balkans. Or avant le déclenchement d'" Overlord ", le 6 juin, Churchill avait peur, surtout, que l'exécution d'" Anvil " n'entraîne une certaine dispersion des forces puisqu'il faudrait les soustraire du champ de bataille italien : soit trois divisions américaines, quatre françaises et plus de la moitié de l'aviation.

Or les Américains ne voulaient voir dans ces réticences que les vaticinations d'un vieil homme qui reprenait ses lubies du " flanc mou " de 1915 et se servait de son " expérience " pour conserver la haute main sur l'ensemble des opérations militaires. Déjà à Téhéran en 1943, Churchill avait dit la préférence qu'il accordait à la campagne d'Italie que menait son général favori, Alexander. Staline avait réagi en faisant valoir que le théâtre de la guerre en Italie était extrêmement important pour assurer le mouvement des navires alliés, " mais totalement inapproprié pour asséner des coups directs à l'Allemagne, les Alpes barrant la route vers la frontière du Reich ". Les Soviétiques jugeaient que la bonne combinaison serait la mise à exécution d'" Overlord " dans le nord de la France et une opération auxiliaire dans le Midi _ avec pour objectif la jonction de ces deux forces _, tandis que l'opération en Italie servirait de diversion. Ce débarquement

dans le Midi ne serait pas aisé, expliquèrent les militaires. " Personnellement, je prendrais un tel risque ", répondit Staline. Roosevelt était ravi.

Jusqu'à là les Britanniques avaient pu peser sur les grands choix stratégiques, d'autant qu'en plus de leur expérience ils pouvaient se targuer d'avoir gagné la bataille de l'Afrique, assuré le succès du débarquement au Maroc et porté une bonne partie du poids de la bataille pour l'Italie. Mais tout bascula avec " Overlord ". Certes, pendant les premières semaines, les Anglo-Canadiens assurèrent largement leur part dans le succès du débarquement ; mais bientôt les forces américaines surclassèrent en nombre celles des Britanniques et surtout l'aviation américaine joua un rôle de plus en plus déterminant.

A leur poste respectif, Montgomery et Churchill ressentait amèrement ce changement.

Le débarquement en Provence ne ferait qu'accentuer ce déséquilibre puisqu'il serait le fait des Américains, d'eux seuls, et des Français qu'ils avaient équipés.

Il se trouvait qu'à cause des retards dus à la résistance de Kesselring " Anvil " n'avait pu se produire aux dates initialement prévues. Il se trouva aussi qu'après ses premiers succès " Overlord " piétina, que le 4 juin les Alliés entraient enfin dans Rome et qu'Alexander jugea qu'on pouvait aller plus loin en substituant à " Anvil " un autre plan : " Armpit " .

L'idée ? Exploiter au maximum le succès italien, pousser l'avance vers Ljubljana et Klagenfurt et menacer Vienne en bénéficiant au passage de l'appui de Tito. Il s'agissait par conséquent de changer le plan initial en accentuant, à côté d'" Overlord ", la menace d'une attaque en Provence, mais en faisant de l'offensive en Italie la véritable opération secondaire principale au sud, et de ne plus la réduire à une diversion.

L'argument était qu'on ne brise pas sciemment les reins d'une armée victorieuse, celle d'Italie, en affaiblissant sa propre capacité offensive. Ainsi pensaient l'Anglais Alexander, commandant en chef, l'Américain Clark et le Français Juin, vainqueur de Cassino.

Le 28 juin, le refus de Marshall et d'Eisenhower fut catégorique. Il n'était pas question de modifier le dispositif prévu ; car, à cette date, Montgomery n'avait toujours pas pris Caen et Cherbourg n'était pas encore entre les mains des Alliés. Or ceux-ci avaient besoin d'urgence d'un grand port et ce ne pouvait être que Marseille : jamais une avance en Italie ne soulagerait " Overlord " .

Alors Churchill en appela directement à Roosevelt : il fallait faire preuve " d'imagination ", détruire les chances d'un succès par le Sud serait une absurdité.

Mais Roosevelt ne veut rien entendre. Son opinion publique n'accepterait pas qu'on détourne des forces destinées à " Overlord " pour les envoyer dans les Balkans (sic) : il propose... de s'en remettre au jugement de Staline.

Le 2 juillet, Churchill se résigne enfin à accepter " Anvil ". Mais lorsque se produisit la percée d'Avranches, après le 2 août, il revient à la charge : " Anvil " n'est plus vraiment utile... Il s'adresse au conseiller très écouté du président Roosevelt, Harry Hopkins. Mais sa réponse est encore plus décourageante. " Ce serait une lourde erreur de stratégie [...] et je pense que la progression d'" Anvil " sera plus rapide que vous ne le pensez [...]. Les Français se soulèveront et enfonceront un grand nombre d'Allemands, y compris, j'espère Monsieur Laval. "

Never say die... Churchill alla voir Eisenhower, intraitable : il lui fallait un grand port pour ces milliers d'hommes et ce matériel qui arrivait d'Amérique ; non, pas Bordeaux, dont Churchill faisait l'éloge pour rendre " Anvil " inutile mais Marseille qui sera plus aisée à capturer. Alors Churchill céda définitivement et s'organisa pour assister personnellement au succès du débarquement de Provence.

Voyant Roosevelt quelques semaines plus tard, à Québec, Churchill lui fit comprendre qu'il était ulcéré d'avoir dû plier : " Qu'est-ce que vous voulez que je fasse maintenant ? Que je vous donne la patte, comme votre chien ? "

Après coup, on s'est interrogé sur cette obstination, et à l'heure de la guerre froide, on a voulu y voir une prémonition géniale, Churchill voulant intercepter l'avance des Soviétiques en Europe Centrale. Certes, Churchill a bien eu l'idée, à cette date, de créer une zone- tampon entre les Occidentaux et les Soviétiques, mais le projet d'" Armpit " répondait à d'autres objectifs : perpétuer un certain leadership britannique à l'heure où la supériorité américaine devenait insupportable ; Churchill n'eût pas trouvé injuste que ce fussent des forces sous commandement britannique, qui, les premières, entrent à Vienne ou à Berlin.

Dans sa réponse à Churchill, Harry Hopkins avait évoqué l'action de la Résistance française ; de son côté, en juillet, Roosevelt lui avait écrit que les forces françaises d'Italie seraient contrariées de ne pas participer à la libération de leur pays. Ces observations sont à marquer d'une pierre blanche : car, prendre en compte l'action des FFI ou des forces militaires du gouvernement d'Alger était une sorte de première ; certes, il y avait là une manière d'instrumentaliser les Français pour convaincre Churchill, mais il était clair aussi que l'action des forces françaises en Italie avait frappé d'admiration le commandement anglo-américain qui leur avait rendu hommage en plaçant le général Juin aux côtés du général Clark lors de leur entrée triomphale dans Rome. En outre, l'action de la résistance intérieure avait impressionné également les Anglo-Américains qui appréciaient hautement, et plus qu'ils n'avaient voulu y croire, autant les renseignements et

sabotages qui accompagnèrent " Overlord " que l'action proprement militaire des FFI, en Bretagne notamment.

L'apport que la Résistance intérieure pouvait offrir à un débarquement en Provence devait être d'une ampleur autrement plus considérable, eu égard à l'importance des maquis alpins : n'attendaient-ils pas le moment d'entrer en action depuis plusieurs semaines ? Le commandant en chef de la zone sud-est, le général Zeller, avait précisément quitté Apt le 1 août au soir, vu de Gaulle à Alger, puis, à Naples, le responsable de " Dragoon ", le général Patch. Il venait le convaincre d'exploiter au maximum ces forces qui permettraient aux Franco-Américains " de foncer " sur Grenoble. De Lattre de Tassigny était ravi. Toutefois, rapporte Zeller, " ma déception fut grande devant le comportement des officiers de son état major " ; leur " ignorance " des actions de la Résistance trahissait, en effet, un mépris que ne partageaient pas les officiers anglais ou américains, qui, pour leur part, " connaissaient la réalité de cette action ". Au moins Patch et de Lattre y furent-ils sensibles et Zeller leur indiqua l'emplacement de tous les noyaux qui existaient à son départ.

Une triple participation française

De sorte qu'à la différence de ce qui s'était passé pour " Overlord ", où la participation française se limita, pour l'essentiel, à des actions de renseignement et de sabotage, pour " Dragoon " elle fut triple puisqu'elle intervint dans la conception générale de l'opération, qu'elle y engagea la moitié des forces conventionnelles présentes et qu'elle agit, autant qu'il se pût, en coordination avec la résistance. Naturellement, cette participation française ne fut possible que grâce à la puissance des forces américaines qui l'encadrèrent et à une bonne entente qu'on retrouva à tous les niveaux : à côté de l'amiral Hewitt se trouvait l'amiral Lemonnier, Patch à côté de de Lattre ; 2 000 avions et 2 000 navires devaient soutenir cette action à laquelle participèrent 400 000 hommes environ. Le programme était simple : aux Français, Toulon, Marseille et la vallée du Rhône ; aux Américains, la route des Alpes, mais aussi une participation en vallée du Rhône.

Dans leurs plans originels, les Alliés devaient être à Grenoble 60 jours après le débarquement, à Marseille à J+40, à Toulon à J+20. Ils parvinrent à Grenoble à J+7, à Marseille à J+13, à Toulon à J+11. Comment s'explique pareil succès ?

D'abord, les opérations furent bien conçues, et les Alliés surent manifester de l'audace, encore de l'audace. En premier lieu dans le choix de la zone de débarquement, loin des centres de regroupement de l'armée allemande, et en des lieux d'accès peu aisé, où l'ennemi imaginait mal qu'une action d'envergure pût être entreprise. La préparation aérienne et les manoeuvres maritimes avaient été bien menées, les convois partant de Naples, de Corse, d'Alger, de Malte et d'Oran

surent simuler un déplacement vers Gênes pour changer brutalement de cap durant la nuit du 14 au 15 août. " Les opérations préliminaires, ensuite, furent un succès : à l'ouest, on réussit à renforcer les flancs de la zone visée, par le contrôle de la batterie du cap Nègre et de la route du littoral. Tandis que les Américains investissaient l'île du Levant et Port-Cros, une heureuse opération aéroportée permit au général Frederick d'occuper Draguignan. Il n'y a qu'à l'est qu'un groupe naval d'assaut échoua, sur un champ de mines. Le 15 août dès 4 h 30 du matin, une division était parachutée dans la région de Muy et bloquait la vallée de l'Argens. Les chasseurs bombardiers intervenaient alors pour couper les routes et les voies ferrées, ainsi que le pont de Villefranche. A 8 heures, c'était le grand débarquement de Cavalaire à Saint-Raphaël où la Résistance était en force. Dès le soir, deux solides têtes de pont étaient tenues à l'ouest et à l'est de Saint-Raphaël.

Dès le 18, De Lattre de Tassigny et de Montsabert se lancent à l'assaut de Toulon et de Marseille. Deux batailles difficiles. Surtout celle de Toulon, un camp puissamment défendu par 25 000 hommes et solidement retranché alors que les Français ne sont à cette date que 16 000, et sans artillerie lourde. A Marseille, où l'attaque est soutenue par l'insurrection d'une partie de la population sous l'égide du Comité de Libération, les Allemands ont rendu inutilisable une partie du port avant de se rendre : les Français font 35 000 prisonniers.

La deuxième donnée d'un succès si rapide tient à l'action de la Résistance intérieure, dans le Var, la vallée du Rhône ou les Alpes, et qui se conjugue, à Montélimar, avec l'action des forces conventionnelles. Dans le Var, par exemple, on comptabilise ces premiers jours cinquante combats contre les Allemands, sans compter les sabotages. Combats qui furent " sanctionnés ", en outre, par des exécutions collectives de Résistants _ 38 près de le Camp, 12 à la Limatte, etc. Dans les Alpes, l'action des résistants permet aux Américains de progresser sur la route Napoléon " au rythme du retour de l'île d'Elbe ". Au vrai, le général Butler fit d'abord la fine bouche devant ces armées " privées ", mais ils constate qu'elles " aspirent ses troupes " et assurent ses arrières. Ce qui le surprend c'est qu'elles ne sont pas coordonnées ; mais qui connaît les conditions réelles de la vie dans les maquis des Alpes, alors que les Allemands venaient d'anéantir celui du Vercors, sait qu'elles ne pouvaient pas l'être.

Les Allemands se replient les Alliés se rejoignent

Avec le recul se pose d'ailleurs cette question : commandant des FFI du sud-est, le général Zeller pouvait-il mesurer l'étendue du drame qui va suivre, quand, le 23 juillet, il quitte le Vercors, une mitrailleuse à l'épaule. Il sait que la forteresse va se dissoudre en groupes dispersés, mais quand il arrive à pied dans le sud de la Drôme, il ignore que la moitié d'entre eux se sont déjà fait massacrer : " Mon pessimisme a disparu. " Et c'est de l'optimisme qu'il communique à l'état-major

de Patch et de de Lattre, car les résistants des Alpes du Sud ne sont pas pour leur part anéantis : dès lors, une marche forcée vers le nord aurait été possible pour tenter de sauver ceux dont le général Zeller ignorait qu'une partie étaient déjà morts.

Le dernier facteur qui joua en faveur d'un succès rapide fut, certes, le désarroi des Allemands qui attendaient un débarquement plus à l'ouest, voire en Languedoc, mais surtout le fait qu'ils ne disposaient d'aucun soutien aérien satisfaisant. Toutefois, pendant la phase 2 de l'opération " Dragoon ", ce qui avait été un avantage pour les Américains et les Français _ débarquer loin des grands axes de circulation _ devint un handicap car les troupes allemandes avaient leur centre de gravité dans la région de Remoulins et leurs chefs, les généraux Blaskowitz et Wiese, étaient bien placés pour défendre la région entre Avignon et Montélimar. Toutefois, accablés par le nombre et l'aviation, harcelés par la Résistance, démoralisés, ils procédèrent à des replis partiels puis à ce recul général qu'ils obtinrent du Führer le 19 août.

Ce repli se fit brutalement. Il s'étendit à l'ensemble de la " zone libre ", ports exclus. Mais les " bandes " de la Résistance, prêtes à l'action à l'heure du débarquement, saisissent cités et bourgades, coupant la route aux troupes en retraite ; de sorte que, combiné avec la percée d'Avranches, le débarquement du 15 août _ auquel participèrent tant de troupes coloniales _ donne le signal de la libération du territoire : le 12 septembre, les soldats de de Lattre (" Anvil ") et ceux de Leclerc (" Overlord ") se rejoignaient et s'étreignaient à Montbard, en Côte-d'Or.

Surprise par un recul aussi brusque, divisée sur les méthodes et les objectifs, la Résistance, à Lyon, " manqua " son insurrection : ce furent les troupes de de Lattre, les FFI de l'Ardèche et les survivants du Vercors qui entrèrent au petit matin dans la grande cité qui se réveilla ainsi libre, les Allemands l'ayant évacuée la nuit après avoir fait sauter les ponts. Après un instant de doute, les Lyonnais, en voyant les Français, leur firent un accueil qui confina au délire... Lyon libéré, il se produisit alors un événement inouï. Pour s'intégrer dans les armées victorieuses, on vit affluer une kyrielle d'" officiers naphthaline ". Ainsi dénommés parce qu'attentistes jusque-là, ils sortaient leurs uniformes du placard pour mieux accompagner la victoire. Les autorités militaires accueillirent ces gradés avec chaleur. Mieux, à coup sûr, que ceux qui, loin d'avoir attendu ce jour, descendaient de leurs montagnes, crottés et décimés.

FERRO MARC